

« DESTINEES OCEANES »

*« Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ».*

*Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».*

Traverser les mers et les océans, même sur un frêle esquif, ne me pose aucun problème. J'ai vingt deux ans, de l'énergie à revendre, fougueux, audacieux et empli de rêves d'aventures. A ce jour, je n'ai aucune attache sentimentale sérieuse et je suis toujours sans emploi, malgré les démarches incessantes, demeurées malheureusement infructueuses. L'aspiration à pouvoir vivre une vie meilleure, autonome, sans comptes à rendre à quiconque, hante mes jours et mes nuits. Cela étant, je dois avouer que mes connaissances en matière de navigation sont nulles. Je suis aux antipodes du marin expérimenté, un parfait novice qui vit à la campagne, dans l'arrière pays varois.

J'ai toujours mis un point d'honneur à arriver en avance aux entrevues qui me sont fixées. Aujourd'hui, je ne déroge pas à la règle et profite du temps disponible pour m'imprégner de cet environnement qui ne m'est pas familier. Je suis à Hyères les Palmiers, au port Saint Pierre, et le voilier est amarré au ponton. Magnifique monocoque de plus de treize mètres de long et quatre mètres de large. Bien qu'il ne soit pas neuf, ce Bénéteau Océanis 44 (je n'invente rien, c'est inscrit sur la coque repeinte récemment) paraît en parfait état et fort bien entretenu. A l'intérieur, la lumière diffuse d'une lampe révèle une présence humaine.

Assis sur un banc, le paquetage aux pieds, je me questionne sur l'opportunité de cette entreprise. Poursuivant mes réflexions, je ne peux m'empêcher d'observer que le nom donné à ce navire mérite une explication. En effet, il est surprenant de l'avoir baptisé « La Bérézina », alors que ce vocable retrace la dérouté historique de l'armée napoléonienne en 1812, lors de la retraite de Russie. Dans le langage commun, cette appellation symbolise l'échec complet ! Et pourtant, loin de m'inquiéter, ces considérations participent à mon excitation.

Je suis encore immergé dans mes pensées, lorsque j'aperçois, campée devant moi, telle une statue d'importance, une femme souriante que je n'avais point entendue arriver. Une longue robe de couleur violine enserre son corps. Elle est drapée d'une étole blanche qui recouvre ses épaules. Il est vrai que nous sommes début octobre et que les soirées sont déjà fraîches. Je ne peux lui donner un âge exact, mais vraisemblablement elle a franchi les quatre-vingts ans. Assez grande, svelte, elle affiche une prestance distinguée. Pour autant, avec son visage replet et l'extraordinaire acuité de son regard clair, il se dégage de tout son être un rayonnement si intense qu'il est difficile de ne pas être subjugué par son aura.

- Bonsoir, je suppose que vous êtes la personne qui a répondu à mon annonce. Enchantée de faire votre connaissance. Je suis Elisabeth, la propriétaire de ce navire.

- Bonsoir, Madame. Je m'appelle Alexandre. C'est bien moi que vous avez eu au téléphone.

- Suivez-moi. Faites attention en empruntant la passerelle qui tanguent un peu à cause des remous, mais rien de bien méchant.

Nous montons à bord. Nous traversons le pont et après avoir atteint le cockpit, descendons dans le carré par un escalier assez raide. Se retournant, la dame me montre la cabine qui m'est réservée, elle-même disposant de la deuxième. Je dépose prestement mes affaires sur la couchette et reviens aussitôt dans le lieu de vie où elle m'attend.

- Asseyez-vous jeune homme. Chaque soir, j'ai plaisir à boire une boisson chaude. Voulez-vous m'accompagner ou préférez-vous autre chose ? Il y a le choix.

- Je vais prendre la même chose que vous. Merci.

- Bien. Je vais me contenter de vous donner quelques informations, basiques mais indispensables, sur notre périple. En premier lieu, sachez que nous sommes seuls à bord. Donc, nous ne pourrions compter que sur nous. Avez-vous quelques connaissances en matière de navigation ?

- Pas le moins du monde. Je vous prie de bien vouloir m'en excuser. J'espère que cela ne posera aucun souci.

- Ce n'est pas un problème ! D'ailleurs, je n'ai nullement précisé cet aspect des choses dans l'annonce et je préfère naviguer avec un néophyte qui, gonflé à bloc, déborde d'enthousiasme. Tranquillisez-vous, en ce qui me concerne, j'ai une grande expérience et je connais parfaitement ce bateau. Le deuxième point que je veux aborder concerne notre feuille de route. Nous larguerons les amarres demain matin. Cap sur les Antilles. Nous ferons des escales pour nous reposer, assurer notre ravitaillement et visiter des terres qui vous sont

vraisemblablement inconnues. Durée de cette pérégrination : environ deux à trois mois, avant d'arriver à Pointe à Pitre, notre destination. Bien entendu, tous les frais sont à ma charge, c'est prévu. Considérez-vous comme mon invité. Vous devrez simplement m'aider pour barrer et prendre les quarts. Dernier point, il va de soi que si vous acceptez le programme et les conditions que je viens de vous décrire, il ne saurait être question de me quitter lors d'une halte, sauf bien entendu en cas de force majeure. Je ne vous demande aucune signature au bas d'un parchemin, il s'agit d'un contrat moral entre nous, basé sur une confiance réciproque. Ai-je été bien comprise ? Oui, parfait. Donc, ma question ultime est la suivante : êtes-vous toujours décidé à prendre le large, sur ce voilier, avec moi ?

- Madame, tout cela me convient parfaitement. Vous avez mon accord. Je ne sais comment vous remercier pour votre amabilité.

- Affaire conclue. Comme nous sommes appelés à vivre ensemble dans cet espace tout compte fait assez réduit, je vous propose d'adopter des convenances simples et cordiales, en faisant déjà abstraction de notre différence d'âge. Pour ma part, je préconise le tutoiement et je préfère être appelée « Lisa ».

- Pour moi, ce sera « Alex ».

- Parfait. Alex, je conçois les nombreuses questions qui taraudent ton esprit. Mais dans l'immédiat, nous en resterons là de notre discussion. Au fur et à mesure de la traversée, je t'en dirai plus. Dans l'immédiat, prends tes marques et repose-toi ; un long voyage nous attend.

Après une nuit agitée à cause des bruits insolites qui déroutent le dormeur habitué au calme de la campagne et les nombreuses interrogations laissées sans réponse qui ont largement perturbé mon sommeil, je suis éveillé en sursaut par des exclamations retentissantes : « Alex, debout, c'est l'heure de se lever ; le petit déjeuner est servi ! ». D'un bond, je me redresse, me frottant les yeux pour sortir de ma torpeur et mieux percevoir la réalité de la situation. Mais déjà l'arôme exquis du café s'exhale dans l'habitacle et m'exhorte à rejoindre mon mentor.

Le petit déjeuner est rapidement englouti et, après un brin de toilette, me voilà prêt pour apporter l'aide souhaitée. Avant mon réveil, Elisabeth a accompli les formalités de départ auprès de la capitainerie et le moteur fait déjà entendre un ronronnement régulier. A la barre, elle procède aux manœuvres d'appareillage avec dextérité. Répondant à ses sollicitations, j'exécute fidèlement les tâches qui me sont demandées.

Nous sortons du port sans le moindre incident. Le navire s'éloigne de la côte, contourne l'île de Porquerolles qui disparaît de notre vue à mesure que nous progressons vers le large. Le

moteur est maintenant coupé et la voile tendue nous permet de glisser sur l'eau, comme un fétu de paille emporté par la rivière. Un vrai délice !

Jusqu'à présent, je n'avais jamais mis les pieds sur un navire, mais l'idée de me retrouver en pleine mer me plaisait beaucoup. Je m'imaginai parfois sur un voilier, perdu en plein océan, admirant des dizaines de couchers de soleil et jouant avec les dauphins. Et voilà que ce désir commence à prendre forme, à devenir une réalité. J'ai d'ailleurs le sentiment que je vais vivre au cours de ce voyage l'expérience la plus exaltante de ma vie, grâce à une vieille dame singulière, étonnante, pour tout dire assez farfelue. L'occasion m'est ainsi donnée de découvrir un univers qui m'était jusque là inconnu et de rentrer de plein fouet dans ce monde passionnant. Je sens monter en moi une farouche volonté d'apprendre les règles élémentaires pour barrer un bateau et dompter si besoin mes quelques appréhensions. Je suis littéralement grisé par la perspective qui m'est offerte de pouvoir de la sorte découvrir des pays et des peuples qui me sont totalement étrangers.

Déjà deux jours se sont écoulés. L'aventure se poursuit sous un soleil radieux. Les vagues ondoyantes me font penser aux coteaux serpentins qui entourent mon village. Tout est calme, mélodieux. Le navire file à vive allure et nous porte vers les îles Baléares. Le long des côtes, nous observons le macrocosme sous marin, scrutant les soles, raies, cigales de mer et autres poissons de toutes sortes, en banc sur le sable blanc immaculé au fond de l'eau. Nous mouillons dans différentes baies ou accostons dans les ports, selon les circonstances et prenons le temps de découvrir les richesses de cette contrée, tout en assurant le ravitaillement indispensable à notre quotidien.

Après l'île d'Ibiza et un petit détour vers le rocher isolé de l'Isote Vedra, notre périple se poursuit, en direction de la côte espagnole, pour rejoindre Carthagène, puis le port d'Almérimar. Le paysage est sublime, avec en toile de fond, le massif de la Sierra Nevada. Les couleurs sont superbes et la visibilité excellente, conditions favorables pour observer les animaux marins. Nous apercevons souvent quelques dauphins isolés. Parfois, se confondant avec des troncs flottants, des globicéphales se lancent dans un festival endiablé devant le bateau. Ces mammifères cétacés ne s'inquiètent nullement de notre présence. Au contraire, ils viennent frôler la coque au plus près, soufflent, émettent des sifflements et des clapotis, sûrement pour exprimer leur plaisir d'être en notre compagnie. Je suis sous le charme.

Un matin, après plusieurs jours au large, divers arrêts dans les ports et la découverte des régions avoisinantes, en direction de Gibraltar, une vision extraordinaire nous extrait de nos

activités : une vague de dauphins, une centaine, semble donner l'assaut de loin. Nous les voyons sauter, tous quasiment alignés. La vague se déplace dans notre direction. Nous décidons de couper leur route pour nous retrouver au milieu de la troupe. Ils nagent dans l'eau transparente, à la proue du voilier, sautent devant l'étrave et autour du bateau. Par la suite, ils nous accompagnent un moment et nous offrent un festival de pirouettes, claquements de queues, courses poursuites, nages synchronisées. C'est un réel plaisir d'assister à leurs jeux. Ils dégagent comme toujours une véritable joie de vivre et une énergie incroyable. Je vis de purs moments de bonheur, comme dans un rêve. C'est totalement magique. D'ailleurs, obnubilé par le spectacle, j'en oublie de regarder le rocher de Gibraltar que l'on peut apercevoir au loin, illuminé par le soleil levant.

Le temps s'écoule vite, invariablement séquencé par les repas, les quarts de nuit dont j'ai rapidement compris l'utilité, le papotage, la lecture, les siestes. Je passe les journées à écouter de la musique, à cuisiner, à pêcher. Je joue avec Elisabeth aux dès ou au scrabble, fais des parties de yams. Je ne ressens pas la moindre once d'ennui. Cette traversée relève du nirvana. *Carpe diem.*

La poursuite du voyage me procure de plus en plus de joie et de satisfaction. Je mesure à chaque instant la chance qui est la mienne. Aussi, je consacre toute mon énergie et ma ténacité pour parfaire mon rôle d'équipier. Les termes usités pour barrer me sont maintenant familiers : bâbord, tribord, vitesse en nœuds, distance en miles, position enregistrée, échèle de Beaufort, grande voile, génois sur enrouleur, foc sur drisse, gréement de spi, palier de safran, tangon, ris sur mousqueton, compas gyroscopique, radar, GPS, baromètre, tirant d'eau, anémomètre, sondeur, guindeau électrique, VHF, téléphone satellite iridium et j'en passe.

Le voilier, adapté à la navigation au long cours, est agréable à manœuvrer, offrant stabilité et vitesse. Le pilote automatique moderne, véritable pièce maîtresse, dont l'algorithme est ajusté automatiquement à l'optimisation des trajectoires, est un véritable outil de confort que j'apprécie. Elisabeth m'a permis d'opérer plusieurs accostages que j'ai accomplis sans lui provoquer de sueurs froides.

Nos relations sont cordiales, chacun mettant de la bonne volonté pour lisser les aspérités liées à cette vie confinée. Nos discussions abordent essentiellement les sujets techniques concernant le pilotage et les agréments du voyage. Mais le comportement d'Elisabeth me préoccupe. Je la trouve taciturne. Elle semble fatiguée, avec les yeux cernés. Combien de fois ai-je remarqué son air hagard. ? Elle apparaît tourmentée, dans les nuages. Pourquoi, alors que

nos relations sont basées sur la confiance, ferme t'elle toujours la porte de sa cabine à double tour ? Je me questionne sur son état de santé et m'interroge sur son attitude, somme toute troublante.

Nous reprenons la mer après deux jours d'escale à Gibraltar, pour rejoindre Santa Cruz de Tenerife. Nous surveillons scrupuleusement les prévisions météorologiques et guettons le moment idéal pour franchir le détroit avec des vents d'est et descendre le long de la côte marocaine avec des vents portants. Dans cette zone, le trafic commercial est très dense et nous oblige à une surveillance de chaque instant. Les empannages s'enchaînent, afin de suivre la route la plus courte pour parvenir aux îles Canaries. Au gré des distances parcourues, nous apprécions les qualités du bateau et ses étonnantes capacités. Un bijou !

Arrivés à Santa Cruz, alors que nous avions prévu d'y séjourner une semaine, à mon grand regret, nous écourtons le séjour au bout de trois jours pour reprendre le large. En effet, Elisabeth m'avoue éprouver de plus en plus de difficultés pour me suivre, lors de nos excursions, et ne souhaite pas rester plus longtemps. Cela étant, je garderai en souvenir la beauté enchanteresse de cette île. Nous la quittons vers midi, alors que le Teide se dérobe à notre regard, emmitouflé dans de gros nuages, et prenons la direction de Mindelo à São Vicente, dans l'archipel des îles du Cap Vert qui apparaîtra à notre vue au bout de la septième nuit.

A Mindelo, nous apprécions le dépaysement total, au large des côtes d'Afrique. La gentillesse naturelle des Cap-Verdiens n'est pas une légende, leur amour de la musique non plus et le souvenir de Césaria Evora, la diva aux pieds nus, omniprésent. Cette étape de six jours défile trop rapidement à mon goût entre les promenades à terre, les visites de la ville, les multiples restaurants avec les repas de poissons et les estaminets locaux. Elisabeth préfère rester confinée sur le bateau, évoquant une grosse fatigue passagère. Pour autant, elle s'obstine à refuser de consulter un médecin local.

Après avoir procédé au ravitaillement en denrées et carburant, nous reprenons le large pour plusieurs semaines sans escale, jusqu'à la Guadeloupe. Durant la première période, les alizés soufflent régulièrement à vingt nœuds. bercés par les clapotis de l'eau, nous retrouvons doucement nos repères et notre rythme habituel. Cela étant, la langueur du bateau se fait contagieuse. Mon esprit erre dans les abysses peuplées de créatures toutes plus improbables les unes que les autres, corps éthérés et luminescents. Le mystérieux cœlacanthe ne rôderait-il pas dans les profondeurs sombres, à la recherche d'une proie ?

L'immobilité de l'immensité océane s'avère toute indiquée pour entreprendre une discussion plus pertinente et conduire Elisabeth à se dévoiler un tant soit peu, pour la première fois.

- Lisa, si tu le veux bien, pourrais-tu m'expliquer pourquoi le voilier a été baptisé « La Bérézina » ?

- Alex, puisque tu poses la question, je vais en profiter pour te faire quelques confidences. Je suis veuve, sans enfant, et j'ai quatre vingt quatre ans. Mon mari est décédé il y a trois ans. Notre mariage a duré soixante deux ans et nous étions toujours passionnément amoureux l'un de l'autre. Retraités tous deux de l'Education Nationale depuis 1992, nous avons vendu l'ensemble de nos biens immobiliers pour acheter ce voilier l'année suivante et faire le tour du monde. Quelques retours en métropole nous ont permis de revoir nos frères et sœurs, nos neveux et nièces. Mais, très vite nous levons l'ancre pour découvrir d'autres pays. Ce fut un bonheur exaltant ! Cette traversée, nous l'avons déjà réalisée quatre fois ! Mais, depuis mon veuvage, à quelques exceptions près, ce bateau n'avait jamais repris la mer pour un grand voyage.

Alors pourquoi « La Bérézina » ? Un peu par défiance il est vrai, car cette dénomination a une connotation négative, synonyme de défaite ou de catastrophe. Néanmoins, il faut savoir que la bataille de la Bérézina fut au contraire une victoire militaire, bien qu'elle soit inscrite dans la campagne de Russie perdue par Bonaparte. En effet, au cours de sa retraite, l'armée napoléonienne a été arrêtée devant le fleuve « Bérézina » qui paraissait infranchissable, avec ses eaux glacées. La construction de deux ponts en bois, dans des conditions extrêmes, a toutefois permis le passage des soldats de la Grande Armée, malgré d'importantes pertes humaines. Et par la suite, l'incendie de ces ouvrages empêcha les bataillons russes de les poursuivre. C'est en relation avec cet aspect de l'histoire que nous avons choisi ce nom.

La traversée se poursuit et à l'indolence des éléments météorologiques succèdent des grains qui gagnent petit à petit en intensité. Nous observons en effet au cours des semaines suivantes un changement radical du temps. L'océan devient agité, bouillonnant, puis de plus en plus impétueux, déchaîné avec des creux de quatre mètres vraiment impressionnants et peu rassurants. Les nuages formés de trains de cumulus, strato-cumulus et cumulo-nimbus s'épanouissent à des centaines de mètres au-dessus de nos têtes, pour venir se déverser en pluie tiède. L'atmosphère ambiante change sans cesse : rais de soleil traversant les masses cotonneuses de fines gouttelettes d'eau, arcs-en-ciel, vents soufflant en rafales, embruns salés desséchant nos lèvres, soleil brûlant, arrivées de brumes à l'horizon, puis nouveaux orages déversant des quantités d'eau incroyables. Le spectacle est saisissant.

Au milieu de ce déferlement, j'avoue avoir vraiment peur. Jamais de ma vie je n'ais vécu un tel cataclysme. Effrayé par les torrents d'eau qui se déversent, je me pose de sérieuses interrogations sur les capacités du bateau à surmonter les obstacles dressés devant nous. Ne va-t-il pas sombrer dans les profondeurs insondables de l'océan et nous avec ? J'en viens même à regretter de m'être engagé dans cette aventure.

Nous sommes sans cesse obligés d'être très vigilants pour parer à toute éventualité. Nos corps sont fatigués par le manque de sommeil et les secousses du bateau. L'air est lourd, les éclairs déchirent le ciel. Après de brèves accalmies, les bourrasques redoublent d'intensité et ébranlent violemment le navire. Un soir, les sifflements se font hurlements, l'anémomètre grimpe de manière vertigineuse. Le bateau se couche sur tribord, se redresse et recommence ainsi à plusieurs reprises. Pourtant, Elisabeth affiche un calme imperturbable, alors que, terrifié, je maintiens la barre du mieux que je peux. Cette nuit-là, durant mon quart, un bruit sec me surprend. Le tintamarre provient du tangon qui a lâché et tourne autour du bateau, le cognant violemment. Je parviens à caler la pièce et faire cesser ce vacarme étourdissant. Durant les jours suivants, les conditions climatiques ne s'améliorent guère, m'éprouvant moralement et physiquement.

Enfin, au début de la quatrième semaine, l'accalmie se profile. Les rafales diminuent d'intensité, mais ce n'est pas encore le moment de rehausser la voile. Le moteur émet son bourdonnement régulier. Nous apercevons les premiers oiseaux des îles qui voltigent autour du voilier. La terre est proche !

Je suis occupé à préparer le repas de midi, lorsque je prends conscience qu'Elisabeth, à la barre, a bizarrement coupé le moteur, laissant le bateau dériver au gré des vagues. Je m'apprête à l'interroger pour connaître les raisons de cette manœuvre. Mais celle-ci, drapée comme lors de notre première rencontre dans sa robe violine, l'étole blanche entourant ses épaules, se retourne vers moi, posément, et me tient des propos renversants.

- Alex, il est l'heure de te donner quelques explications sur les raisons de ce périple et de ta présence à bord. C'est aujourd'hui l'anniversaire de ce jour fatal, où, dans ces parages, par une tempête incommensurable, en pleine nuit, Robert, mon mari, fut happé par les vagues et bascula par dessus bord. On ne retrouva jamais son corps. Son tombeau est là dans les profondeurs de l'océan et depuis j'ai passé mes jours et mes nuits à penser à lui, sans pouvoir me consoler. Après cette tragédie, aidée par un skipper, j'ai ramené le voilier à Hyères où j'ai vécu ces trois dernières années.



Récemment, les médecins viennent de me diagnostiquer une grave maladie, laissant entendre que le peu de temps qu'il me reste à vivre se résumera à un enchaînement de traitements harassants, dans un centre pour personnes âgées. Comment réagirais-tu à une telle annonce ? Pour ma part, j'ai refusé tout net d'entrer dans cet engrenage sans issue et j'ai renvoyé à leurs chères études les carabins qui m'énonçaient les modalités du protocole à suivre pour soigner cette affection incurable. A contrario, je me suis promis de réaliser mon dernier projet : traverser l'atlantique sur mon voilier et retourner sur les lieux de la disparition de mon cher époux. C'est pour cette raison que j'ai recherché un acolyte, ignorant mon état de santé et mes intentions. D'ailleurs, aucun membre de la famille n'est au courant de cette expédition.

Alex, nous allons devoir nous quitter, car je vais rejoindre Robert que je n'aurais jamais dû abandonner. J'ai besoin de toi pour conduire le bateau jusqu'à Pointe à Pitre. La capitainerie est prévenue de ton arrivée dans les deux à trois jours. Il ne reste que deux cent cinquante miles environ pour y parvenir. Tu as démontré tes capacités hors pair comme équipier. Maintenant, je sais que tu es également un excellent barreur. Je compte sur toi. Toutes mes instructions sont contenues dans trois enveloppes qui sont dans ma cabine. En voici la clef. La première est à ton nom et contient suffisamment d'argent pour te permettre de terminer ce voyage dans de bonnes conditions et passer les fêtes de fin d'année aux Antilles, avant ton retour en métropole. Tu remettras la deuxième, cachetée, au skipper qui ramènera le navire à Hyères. Les moyens de paiement des frais liés à la traversée sont à l'intérieur. Je crois savoir qu'il s'appelle Franck. Sa mission et sa rémunération ont fait l'objet d'un contrat en bonne et due forme. Il est informé et il t'attend à la marina. Le règlement de sa prestation est confié à mon notaire. Si tu le souhaites, tu peux rentrer avec lui. Je suppose qu'il sera enchanté d'avoir un compagnon aussi doué et sympathique. La dernière enveloppe, également scellée, devra être remise au capitaine du port en personne. Y sont consignées mes dernières volontés et mon testament. N'aies aucune crainte, tout se passera bien.

- Lisa, tu ne peux pas faire ça ! Je t'en conjure, renonce à cette idée absurde.

- Non, Alex, il le faut, ma décision est irrévocable. La mort est suffisamment proche pour ne plus reculer. D'ailleurs, les médicaments que je prenais n'ont plus d'effet sur la douleur. Le mal me ronge chaque jour un peu plus. Robert m'attend et je dois le rejoindre.

Ne me laissant pas le temps de réagir, elle enjambe le bastingage et disparaît dans l'eau pour ne plus réapparaître. A l'endroit où Elisabeth a plongé, des cercles concentriques se forment en signe d'adieu. Seule son écharpe flotte à la surface des vagues silencieuses. Je reste figé, hébété, comme un somnambule désarticulé, incapable de réaliser ce qui vient de se passer.

J'ai beau scruter durant de nombreuses minutes la surface, je dois admettre que l'irréparable s'est produit et que le corps de Lisa a disparu à tout jamais. Le dernier geste de cette vieille dame intrépide m'inspire un infini respect, une profonde admiration et un amour de la vie encore plus grand.

Il me reste à exécuter ses dernières consignes et à conduire le voilier à bon port. Me voilà seul aux commandes. Le bateau est reparti. Il glisse sur l'eau, le vent gonflant la voile. Petit à petit, l'eau s'éclaircit jusqu'à devenir bleu turquoise. L'océan a définitivement troqué sa furie pour l'apaisement. En fin de nuit, j'aperçois l'île de la Désirade que je longe à une douzaine de miles, sous un ciel gris. Je devine par la suite l'extrémité de la Guadeloupe, la pointe des Colibris et ses rochers pointus. Je mouille à l'îlot du Gosier pour y manger à tête reposée et en début d'après-midi, je parcours au moteur les quelques miles qui me séparent de la marina où j'accoste sans difficulté. Sur le ponton, Franck me fait un grand signe de bienvenue et attrape les amarres. Il m'accueille dans la plus pure tradition des Antilles, avec un petit Planteur glacé, des samossas et des acras de morue des plus délicieux. Je suis heureux d'être arrivé après vingt cinq jours sans escale, au terme d'une tempête mémorable et de cette tragédie romanesque.

Après avoir remis les enveloppes à leurs destinataires et répondu aux questions classiques des policiers locaux en pareille circonstance, je passe les réveillons de fin d'année avec Franck et ses amis, profitant de quelques jours de répit pour préparer le retour en voilier. Mais cela est une autre histoire !

Avec le recul, malgré les épreuves traversées, je reste persuadé d'avoir fait le bon choix en décrochant le téléphone pour répondre à l'annonce d'Elisabeth. Outre le magnifique voyage, cette traversée a contribué à forger mon caractère, m'a doté d'une meilleure confiance en moi pour affronter les obstacles de la vie et m'a donné un goût intense pour la navigation. Peut-être, plus tard, serais-je un marin célèbre ? Il est toujours permis de rêver !